

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 2 (1952)

Artikel: L'église et la promotion du prolétariat : un témoignage catholique sur la présence du chrétien dans le monde ouvrier
Autor: Mauris, Edouard
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380571>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'ÉGLISE ET LA PROMOTION DU PROLÉTARIAT

UN TÉMOIGNAGE CATHOLIQUE SUR LA PRÉSENCE DU CHRÉTIEN
DANS LE MONDE OUVRIER

Depuis sa fondation, il y a une dizaine d'années, le mouvement *Jeunesse de l'Eglise* a suscité le vif intérêt de tous ceux qui, catholiques ou non, attendent de l'Eglise qu'elle examine avec vigilance les problèmes les plus immédiats de notre temps.

Sans se limiter à ce moyen d'expression, cette communauté a publié notamment des Cahiers qui rassemblent, autour d'un thème central, les réflexions de collaborateurs choisis avec précision. C'est ainsi qu'on a vu sortir, à une cadence assez lente mais régulière (neuf livraisons de 1942 à 1948, par exemple), des fascicules où voisinaient les signatures des Pères dominicains Desroches, Congar, M.-D. Chenu, Montuclard, et celles de Paul-André Lesort, Emile Rideau, Gabriel Marcel, Jean Lacroix, Robert Antelme, Stanislas Fumet. Les sujets traités y sont débattus avec une grande liberté d'esprit, et la volonté de répondre aux interrogations très graves que posent aujourd'hui les interférences de la Parole de Dieu et de l'Histoire, de la foi et de la souffrance, de l'Evangile et du monde (*Le christianisme a-t-il dévirilisé l'homme ? — La crise de la civilisation chrétienne — L'incroyance des croyants — Délivrance de l'homme — Le temps du pauvre*, etc.).

C'est dans le prolongement de cet effort qu'il faut situer la parution d'un volume, *Les événements et la foi*¹, où deux animateurs de *Jeunesse de l'Eglise*, le Père Montuclard et M. Gilles Ferry, jettent un regard en arrière et dressent une manière de bilan spirituel. Mais ils ne font pas que cela, et si les remarques de M. Ferry, fondées sur un utile raccourci historique, sont déjà captivantes, elles le cèdent en importance au long article du Père Montuclard, *L'Eglise et le monde ouvrier*, dans lequel s'affirment quelques thèses extrêmement significatives. Nous en faisons ci-dessous une sommaire présentation.

En première constatation, le Père Montuclard discerne entre le monde chrétien et le monde ouvrier une « coupure » (p. 13), ou comme il le relevait déjà en 1946, un « hiatus » dont on doit prendre acte comme d'un fait sociologique². Or ce monde séparé de l'Eglise, loin d'être le lieu des déchéances sans remèdes, recèle une « force historique, neuve, saine... capable d'accomplir ce que les autres se sont contentés de penser et d'utiliser égoïstement... Nous en avons découvert la densité, les virtualités, au fur et à mesure que les événements nous rapprochaient du peuple. Le seul monde moderne, digne de notre

¹ Paris, Editions du Seuil, 1951, 181 p.

² *Esprit*, août-septembre 1946, p. 288.

espoir, c'est le monde ouvrier » (p. 18). La classe des travailleurs ignore l'exploitation de l'homme par l'homme ; par cela même elle détient les clés de l'avenir, car les ouvriers sont les seuls qui « ont pu garder, à peu près intacts, le respect de l'homme, le sens de la fraternité, la confiance en l'avenir, sans laquelle il est impossible que le monde tienne debout » (p. 20-21).

La seconde donnée à enregistrer est « la *liaison organique* du communisme avec l'ensemble du monde ouvrier » (p. 35). Sur ce point, le Père Montuclard partage entièrement les vues de M. Jean Lacroix, qui est revenu plus d'une fois sur l'affirmation que le communisme est « la philosophie immanente » de la population ouvrière¹. En analysant les origines de la servitude prolétarienne, en préparant à l'action politique une classe encore inorganisée, en présentant au monde ouvrier une culture qui répond à ses besoins et à ses conditions de vie, le communisme a pris un ascendant et un enracinement qui lui assurent une position unique et qui font de lui « l'agent le plus dynamique et le plus représentatif » de la promotion du prolétariat (p. 37 et 49).

Sur la philosophie marxiste s'articule, comme conséquence naturelle, un troisième facteur. Le monde ouvrier, que l'enquête des abbés Godin et Daniel² avait qualifié de païen, de postchrétien, échappe à ce jugement dans la mesure même où il prend conscience de la mission historique que Marx lui a assignée. Au contraire des païens, les ouvriers n'ont plus peur. A la religion chrétienne qui annonce la chute et l'impuissance de l'homme, le marxisme oppose une sociologie et une anthropologie fondées sur la cessation des aliénations, sur les conquêtes de la technique, sur la fécondité et la valeur infinies des ressources contenues dans une humanité arrivée enfin à sa maturité. Face à l'Eglise qui « avait pu accepter de se planter dans de l'infra-humain », se dresse une civilisation virtuelle foncièrement originale, par laquelle les hommes accèderont d'eux-mêmes à l'humain (p. 57-58).

Au terme de son diagnostic, le Père Montuclard aborde la question du rôle de l'Eglise dans ce monde à part, « plein et solide », que constitue le prolétariat. Sa réponse est simple : « ... Il est impossible d'annoncer présentement la Bonne Nouvelle au monde ouvrier... Il n'y a pour nous qu'une attitude possible et vraie : nous taire ; nous taire longtemps, nous taire des années et des années durant ; et participer à toute la vie, à tous les combats, à toute la culture latente de cette population ouvrière... » (p. 58-60). Notre époque est donc un nouveau « temps de Jean-Baptiste » (p. 63), un temps de préparation pour le jour où la foi en Jésus-Christ pourra être celle d'un prolétariat libéré, d'un monde nouveau.

Mais qui dit préparation ne dit pas passivité. La fidélité à l'Eglise implique primordialement l'amour, au nom duquel se légitime la « participation aux conditions d'existence de la classe ouvrière », et l'annonce de la libération en Christ, dont aucun autre affranchissement ne saurait dispenser (p. 79, 71-72). L'essentiel de cet apostolat réside dans un renoncement aux visées et aux techniques traditionnelles de l'évangélisation, et dans la pratique d'un ministère de la présence, qui ne cherche pas de résultats. Un passage de la *Lettre aux Impatients* (1947) en définissait clairement l'esprit et le principe : « Méfions-nous de l'action. Elle est nécessaire comme l'instrument de tout

¹ Cf. *Marxisme, existentialisme, personnalisme*, Paris, PUF, 1950, p. 14 et 41 ; « Prolétariat et philosophie », *Esprit*, juillet-août 1951, p. 208.

² *La France, pays de mission ?* Paris, Les Editions du Cerf, 1943, 162 p.

progrès et de toute révolution. Mais si agir *fait* la révolution, ce n'est pas dans l'agir qu'est la révolution... Notre vocation est d'agir, oui ; mais, plus encore, elle nous impose d'être... » (p. 34-35).

Rejoignant les observations et les conclusions de tous ceux qui ont vécu en contact concret avec le milieu ouvrier, les vues du Père Montuclard sont celles d'un homme qui a pour lui l'autorité de l'expérience. A ce titre, elles ont une valeur de témoignage dont l'honnêteté mérite le plus grand respect. Toutefois, il y a dans *Les événements et la foi* un autre versant que celui du témoignage, et si le courage et l'amour du Père Montuclard sont hors de cause, certaines de ses affirmations reposent sur des postulats précaires.

Dans un récent numéro d'*Esprit* (mai 1952), M. Paul Ricœur formule à ce sujet des réserves d'une remarquable perspicacité. Après avoir déclaré que le côté « pastoral » de ce livre est inattaquable, ce qui est l'évidence même, il relève quelques allégations qui lui paraissent critiquables. Il s'étonne de voir le Père Montuclard accorder aux communistes une capacité quasi absolue de bâtir une civilisation intégralement humaine. Il se demande en outre quel rôle le christianisme pourrait encore remplir dans un monde destiné à être, comme nous l'avons relevé, plein et solide. Si l'histoire est réputée susceptible d'engendrer une humanité intacte, le jour où cette phase sera atteinte signifiera pour l'Evangile une évacuation inéluctable et définitive : « Quelle raison ce monde marxiste aurait-il de s'adjoindre la foi chrétienne, comme un étage supplémentaire à sa propre architecture, s'il se suffit à lui-même dans l'ordre humain, s'il est sans misère et sans impuissance ? » (p. 868). Les chrétiens ne sauraient admettre un déterminisme qui revient à soustraire le marxisme à la souveraineté décisive de Dieu. L'objection de Kierkegaard à Hegel prend ici un relief particulier : « Le hégélianisme c'est l'identité du jugement dernier et de l'histoire, mais pour nous, chrétiens, le jugement dernier juge l'histoire. »¹ Et M. Ricœur oppose à ce qu'il faut bien appeler l'idéalisme transhistorique du Père Montuclard un argument d'une grande portée : « La prédication chrétienne se supprime elle-même si elle ne sait plus discerner les nouvelles aliénations que l'homme invente, par le même geste qu'il supprime l'aliénation précédente. S'il n'y a pas de pathologie du marxisme, s'il n'y a pas de mensonge, de violence, d'exploitation... en un nouveau sens dans le monde communiste, il faut dire que la problématique du péché et de la grâce est désormais close... » (p. 868-869).

Dans la *Revue de l'évangélisation* (mars-avril 1952), MM. Miquet et Lew, protestants comme M. Ricœur, ont apporté à l'ouvrage du Père Montuclard une adhésion tempérée de réserves analogues. Leurs restrictions portent sur le côté généralisateur de la description des milieux ouvriers, sur la nostalgie sous-jacente d'une chrétienté évanouie qu'il serait désirable de réinstaurer², sur la prétendue possibilité de vivre une foi pure de toute implication temporelle, sur les perspectives exagérément optimistes offertes à l'avenir du prolétariat : « L'accession au pouvoir de la classe ouvrière sera l'accession au

¹ Cité par J. LACROIX : *Marxisme, existentialisme, personnalisme*, p. 44.

² Un exemple typique de la persistance de cette idée en certains milieux catholiques est fourni par le volume d'un autre dominicain, le Père R.-L. Bruckberger (*Les Cosaques et le Saint-Esprit*, Paris, La Jeune Parole, 1951, 140 p.). « Tôt ou tard les hommes de bonne volonté parviendront à cette certitude que l'Europe, hors de sa tradition de chrétienté, n'est plus bonne que pour les poubelles. » — « Retour dangereux au moyen âge ! Eh oui ! c'est justement ce que nous voulons ! » (p. 107 et 85).

pouvoir des ouvriers, et qui peut assurer que toute forme d'exploitation aura cessé ? Par ailleurs, s'il est vrai que mouvement ouvrier et communisme soient organiquement liés, il n'est pas certain non plus que lors de son accession au pouvoir la classe ouvrière ne se relève pas rapidement pour donner de nouvelles tranches sociales, les bureaucrates étatiques et les producteurs, sans compter les policiers ! » (Paul Lew, p. 76).

Du côté catholique, il y a lieu de signaler l'intéressant article du Père Jean de la Croix Kaelin, O. P. : *Tentations modernes de l'apôtre en milieu ouvrier*, que vient de publier la revue *Nova et Vetera* (avril-juin 1952, p. 114-126). Sans que le Père Montuclard soit désigné explicitement, il semble tout de même que ce soit son dernier ouvrage qui est mis en discussion. Le Père Kaelin s'applique à démontrer que ces tentations proviennent de positions théologiques erronées et il en opère la critique en s'appuyant sur des textes de Jacques Maritain.

C'est la thèse de M. Lacroix qui fait l'objet de la première réfutation. Identifier la cause du marxisme avec celle du prolétariat est chose facile, car il s'est produit entre les deux un phénomène d'osmose d'une impressionnante régularité. Mais on a le loisir d'admettre ce fait sans donner la main à l'établissement d'un principe qui empêche les chrétiens de prendre la moindre distance à l'égard du communisme. « ... Une erreur grave voudrait de nos jours que l'on ne puisse comprendre sans adhérer » (p. 118). Sous peine d'infidélité et de démission, l'Eglise ne saurait renoncer à juger le marxisme, dont la liaison étroite avec le prolétariat, loin de pouvoir être érigée par privilège en un axiome inattaquable, demeure un élément de l'histoire, sans plus.

La seconde tentation est liée à l'attitude des partisans de l'attente. Jusqu'à ce que ce monde en pleine mutation ait achevé la conquête de l'humain, les chrétiens n'auraient qu'à rester silencieux, à vivre la condition prolétarienne en s'abstenant des démonstrations extérieures ; ils agiraient ainsi poussés par une foi épurée, libre de tout compromis avec de suspectes implications temporelles.

Semblable solution repose sur une fausse intelligence des rapports entre la nature et la grâce. La foi n'est pas une partie de notre être qu'il faudrait préserver du contact avec la vie matérielle pour lui garder sa force et sa valeur. Elle démontre sa puissance, au contraire, dans la capacité qu'elle donne au croyant de s'insérer dans le complexe des rapports humains, d'en affronter les contaminations inévitables, d'assumer les responsabilités et les risques d'un témoignage forcément soumis à l'ambiguïté. Le procédé est donc illusoire qui suggère au chrétien de dégager sa foi pour s'engager personnellement, car la foi est une « vertu » qui illumine tout l'homme, déclare le Père Kaelin ; le temporel et le spirituel doivent être distingués, non séparés.

Le livre du Père Montuclard apporte une contribution capitale aux problèmes posés à l'Eglise romaine par l'apostolat de ses prêtres-ouvriers. On sait que cette forme d'évangélisation provoque dans les milieux catholiques français des réactions contradictoires, inspirées quelquefois par des parti pris nettement politiques. La qualité d'un témoignage aussi probe que *Les événements et la foi* nous pousse à souhaiter qu'aucune entrave ne vienne paralyser son rayonnement ; il serait étrange en effet, pour reprendre une image du Père Montuclard lui-même, que le temps de Jean-Baptiste se transformât en temps de Galilée.

EDOUARD MAURIS.